



Aide à la prédication
Dimanche 10 septembre 2023
Texte de prédication : Luc 17, 11-19

Pasteur Julien N. Petit
Aumônerie universitaire protestante
Strasbourg

Premier Testament : Genèse 28, 10-19
Épître : Romains 8, 14-17

Dialogue – prétendument - imaginaire

Quelque part « chez nous » à la sortie du culte. Une discussion parmi tant d'autres.

- *On n'était pas nombreux, aujourd'hui au culte ! Quinze personnes avec la pasteure, c'est moins que d'habitude.*
- *Tu as raison. Brigitte n'était pas là, j'ai remarqué. Jean-Claude non plus.*
- *Et la petite Maya, qui nous anime bien les silences ! Pas là non plus.*
- *J'ai pas vu non plus ce couple-là, je ne sais pas comment ils s'appellent, mais ils viennent régulièrement chez nous.*
- *Ah ? Je sais pas non plus qui sont ces gens. Mais je vois de qui tu parles.*
- *Bon, il y avait quand même le jeune homme, là. Lui je pense bien qu'il est venu pour la première fois. Je n'ai pas osé aller le voir, il avait l'air tellement concentré. Gentil, heureux même, mais concentré ! Et puis il s'était mis dans le coin là-bas, c'est pas pratique.*
- *Celui-là, je l'ai carrément pas vu ...*
- *Ne t'en fais pas. L'essentiel, c'est qu'il avait l'air heureux.*

Pas de chance ! Ces deux fidèles ont peut-être manqué le « *samaritain reconnaissant* », comme le présente le thème de ce dimanche ! Il était là, on ne l'attendait pas, il était heureux. Il rendait sûrement un culte à Dieu, en toute discrétion. S'il était si concentré, sans doute en avait-il particulièrement besoin, plus que de ces échanges entre personnes connues qui donnent encore une autre chair à ce temps communautaire.

Ces deux-là ont raison : il est bon de se soucier des amis, des frères et sœurs de la communauté. Ceux que l'on ne voit pas, que l'on n'a pas vu depuis longtemps. Leur est-il arrivé quelque chose ? Comment vont-ils ? Sont-ils seulement en vacances, ou ailleurs ?

On dit ainsi que les absents « *brillent par leur absence* ». C'est vrai ! Celui qui est toujours présent, on finit par ne plus le remarquer, ou par *mal* le remarquer. On dit aussi, dans la même veine, qu'il faut savoir se faire désirer ..., pas pour séduire, mais pour donner à l'amour le temps et l'espace pour se renouveler.

Autres lieux, autres temps. En voilà 9 qui brillent aussi par leur absence ! Ils n'étaient pas connus des disciples dont ils se sont approchés, pas de Jésus non plus, très probablement. Le texte biblique ne nous dit rien d'autre à leur sujet. Étaient-ils juifs, samaritains, païens, des hommes, des femmes, des enfants ?

9, mais 10 au départ : autant dire, symboliquement, une multitude. Cette multitude vers laquelle nos Églises, avec leur histoire et leurs ancrages, sont tournées pour prêcher l'Évangile. 1 sur dix semble avoir compris la situation. Attention, ce n'est pas une statistique, c'est un exemple, même si Jésus s'étonne, et semble même s'agacer de ce manque de réussite. Le problème n'étant pas la guérison, mais ses suites : qu'engendre-t-elle en nous comme attitude ? Un simple retour à l'équilibre, comme si la dette était payée, ou un acte sincère de reconnaissance ?

9 sur 10 sont absents. On n'ira pas jusqu'à dire qu'ils ne sont pas au culte, puisqu'ils ont dû aller chez les prêtres. Tous, ou certains d'entre eux. D'autres se sont peut-être évaporés dans la nature, tout à leur joie de recouvrer la santé, et d'embrasser la perspective d'une vie normale.

Toujours est-il que le texte met en regard, sans les opposer frontalement, les deux propositions : **Aller chez les prêtres VS rendre gloire à Dieu aux pieds de Jésus**. Dit comme ça, et même dans le cas d'un débat intra-protestant, la discussion promet d'être close rapidement à l'ombre du temple.

Ce serait oublier que c'est Jésus lui-même qui les envoie consulter les clercs institués pour faire constater de manière officielle, solennelle, leur guérison de la lèpre.

Ce point a posé problème aux réformateurs qui pouvaient difficilement entendre autre chose dans le terme de « *prêtres* » que « *papistes* ». Calvin en a donné un commentaire plutôt détaillé, qu'il lie directement à la question de la confession, car c'est dans ce sens que la péricope de Luc 17 était reçue par l'Église et son droit canon. Calvin s'étonne – à juste titre – de l'utilisation de cette quasi-parabole pour justifier le pouvoir d'absolution des prêtres (tout en défendant par ailleurs la pratique à la fois fraternelle et communautaire de la confession). Pour lui, Jésus garde ici la ligne affirmée ailleurs : il est venu accomplir la loi (Mt 5, 17), rien ne peut lui faire craindre la prescription que la loi ordonne dans ce cas précis, et cela facilitera d'ailleurs la vie des ex-impurs dans leur réintégration des vraiment vivants.

Cependant il s'en trouve un pour revenir et rendre gloire directement à Dieu. Il n'est pas allé chercher son certificat de retour à la santé et à la vie normale. Au

passage, il a désobéi à Jésus, contrairement aux autres. Désobéissance sans conséquence, puisqu'elle le conduit dans une direction plus sûre encore pour lui-même que le sésame de la loi. La direction donnée par cette parole du Christ : « *ta foi t'a sauvé* ». Si, dans bien des situations les chemins les plus courts ne sont pas forcément les meilleurs, ici, oui, ils le sont ! L'essentiel est donné à connaître dans ces quelques mots, le reste, les rites, les choses réglées, n'est pas interdit, peut même être conseillé, mais sous conditions : dans son esprit, rester aux pieds de Jésus, et rendre gloire à Dieu.

Au sujet de ce samaritain s'applique parfaitement la parole relevée par Luc en 6, 45 : « *c'est de l'abondance de son cœur que sa bouche parle* ». Ce qui lui est arrivé est trop fort pour pouvoir suivre un chemin tout tracé.

La foi de ce samaritain est irrésistible par sa fraîcheur : il n'est pas venu dire un simple merci. Il est venu pour avoir reconnu en Jésus Dieu lui-même, qui l'a guéri.

Un témoignage :

Un jour, une sœur de l'Église est venue à la rencontre de son pasteur. Lors d'une réunion de prière, elle avait senti quelque chose d'inhabituel dans son corps, et voulait lui en parler. A l'endroit précis où elle avait une affection pour laquelle elle était médicalement soignée. Prudente, elle a attendu le résultat des examens médicaux avant cet entretien. Elle est venue avec des analyses toutes récentes, montrant une nette rémission de son mal. Quelques jours plus tard, elle invitait les membres du conseil de son Église à rendre grâce avec elle à Dieu pour cette guérison. Durant la séance où cela se passa, le poids du doute se fit sentir. Tous étaient présents physiquement, mais tous n'étaient pas présents à l'action de grâce qui débordait de son cœur.

Le prédicateur, la prédicatrice souhaitant entrer en interaction avec l'assemblée aura sa question toute trouvée : cet homme guéri, bénéficiaire de cette parole de salut, ira-t-il ensuite voir les prêtres ? Et si oui, que se passera-t-il ?

Option 1 : Il n'y va pas, ça n'est plus nécessaire. Dorénavant il marchera par la foi.

Option 2 : Il y va, pour obtenir ce certificat, et pour pouvoir réintégrer une vie sociale sans heurts

Option 3 : Il y va, et réussit à convaincre les prêtres qu'en Jésus, c'est Dieu lui-même qui a agi. Il l'a guéri, il l'a sauvé.

Option 4 : Il y va, mais l'échange avec les prêtres tourne mal. Leur légalisme et les lourdeurs administratives qui l'accompagnent l'exaspèrent.

Notons encore que si la reconnaissance de la foi ponctue ce passage, c'est l'appel à la compassion des lépreux qui l'ouvre, avec leur demande : « *aie compassion* » (v13). Comme en Luc 16, 24 (Lazare), ou 18, 38 (l'aveugle de Jéricho).

Dieu n'est pas un « *prestidigitateur de village* » (Erri De Luca), mais un Dieu de miséricorde, qui entend la détresse, et ne la laisse pas sans solution. Il y a particulièrement dans le texte le regard que Jésus pose sur les dix, regard qui trouve un écho dans celui du samaritain qui « *voit* » sa guérison, et bifurque. A lui seul, le regard témoigne d'un changement de situation qui a pour origine la miséricorde de Dieu. Les prêtres auraient été capables de l'attester aussi, mais y auraient-ils été disposés, eux qui étaient certainement plus habitués à constater l'irruption de la maladie et à orchestrer la mise en quarantaine que de constater, et de se réjouir d'une guérison ? Ici, de 9 !

Évidemment, nous entendons encore dans la mise en avant de ce Samaritain l'argumentation contre l'accueil fait par Israël à son Messie. Un peuple à la nuque raide, qui voit sans voir, entend sans entendre ! Nous nous trouvons dans la logique développée par Paul aux chapitres 2 et 3 de l'épître aux Romains : Israël a désobéi, et sa désobéissance permet l'entrée des païens dans l'alliance (celle de la foi, et non de la loi). Cette logique préside à la rencontre de Jésus et de la femme de Samarie en Jean 4.

Cette logique nous renvoie à une question que nous ne pouvons pas esquiver : ai-je soif de Dieu, comme ce Samaritain a soif de lui rendre gloire ? Cette soif, nous la trouvons dans nos communautés. Parfois, ou souvent, elle vient de l'extérieur, et le dernier arrivé, l'étranger du moment, nous aide à revenir à quelque chose de plus central dans la vie de l'Église : interrompre l'ordinaire pour se tenir comme le lépreux purifié, comme Marie de Béthanie, aux pieds de Jésus. La vente paroissiale, ou le nettoyage de la sacristie, pourront même attendre un peu. Rien n'est plus avantageux pour nous que cet Esprit de communion avec le Père et le Fils.

Aussi, dernier aspect que je soulignerai de ce texte, Jésus et les disciples sont en chemin. Ils sont en route vers Jérusalem. Luc fait de cette montée un long déploiement de prédication et de guérison du Christ. Ils partent en 9,51, et cela continue jusqu'au chapitre 19. Jérusalem, la ville du grand roi. Ce n'est pas n'importe quel but. Un but en forme d'apothéose, qui est dans toutes les têtes. Le lieu de la communion avec le Seigneur. Pourtant l'itinérance évangélique ne se vit pas avec des œillères. La seule chose qu'elle semble remettre à plus tard, c'est ce qui se passera à Jérusalem. Tout le reste advient, comme cette rencontre – risquée qui plus est – avec la triste troupe de lépreux.

L'itinérance n'est pas seulement l'option du Christ. Elle en est une valable pour l'Église. Le pouvoir de la confession était évoqué plus haut. Mais ne dit-on pas, de manière plus juste : « *Aller à confesse* », en suggérant que le plus important se fait peut-être sur le chemin du confessionnal, tout autant, sinon plus qu'à l'intérieur ? L'itinérance de l'Église suppose un but, elle suppose une vie dans ses membres, elle suppose encore une fidélité, et ... une institution légère, où il est facile de revenir au Christ sans passer par trop d'intermédiaires !